

A. RHOBY – E. SCHIFFER (hrsg.), *Imitatio-Aemulatio-Variatio*. Akten des internationalen wissenschaftlichen Symposions zur byzantinischen Sprache und Literatur (Wien, 22.-25. Oktober 2008), Österreichische Akademie der Wissenschaften, philosophisch-historische Klasse, Denkschriften 402. Veröffentlichungen zur Byzanzforschung 21, Wien 2010, 286 pp. (ISBN 978-3-7001-6825-6)

Un colloque exclusivement consacré à la littérature byzantine constitue d'entrée de jeu une contribution importante à l'étude de la civilisation byzantine, dans la mesure où la littérature médiévale grecque doit encore se battre, en ce début du XXI^e siècle, pour obtenir la place autonome qui lui revient dans le monde de la littérature et de la critique littéraire, rendant caducs les jugements dédaigneux d'un XIX^e siècle vouant un véritable culte à l'Antiquité ainsi que les recherches utopiques de la littérature du XX^e soucieuse d'originalité. Au colloque organisé à Vienne, à l'automne 2008 ont pris part une pléiade de spécialistes éminents et distingués dont les contributions – à l'exception de trois – sont publiées dans le présent volume grâce aux soins d'Andreas Rhoby et d'Elisabeth Schiffer. Le thème central du colloque, *Imitatio, Aemulatio, Variatio* dans la littérature byzantine, est directement lié au fondateur de l'Institut de Byzantinologie de Vienne, Herbert Hunger, et à son article fondamental "On the Imitation (μίμησις) of Antiquity in Byzantine Literature" (*DOP* 23-24 [1969-70], 15-38) et il est manifeste que tant les organisateurs que les participants, anciens élèves pour beaucoup de l'Institut et du spécialiste et remarquable éditeur de poésie byzantine, Wolfram Hörandner, ont souhaité revenir sur la question, en réexaminant et en approfondissant – souvent avec l'aide de théories littéraires modernes – différents volets.

Dans l'introduction du volume des Actes (p. 17-22) les éditeurs élucident les termes qui ont été retenus comme thème central du colloque et soulignent que le choix de ces trois mots-clés visait à ouvrir autour de ceux-ci un débat critique, en sorte que l'accent ne soit pas mis seulement sur la question de l'imitation des auteurs anciens ou de l'Antiquité tardive et sur les modèles des auteurs byzantins (autant de sujets déjà débattus dans des colloques antérieurs), mais que l'intérêt se porte également sur l'*imitatio* endo-byzantine, sur l'influence exercée par des auteurs byzantins sur des auteurs postérieurs. De fait, les textes qui suivent répondent dans leur majorité à ces objectifs. Les vingt-cinq études des auteurs sont présentées par ordre alphabétique, à l'exception du discours d'ouverture de Diether Roderich Reinsch qui figure en tête de l'ouvrage et du résumé des conclusions du colloque de Margaret Mullett qui a été placé en fin de volume (p. 279-282).

Diether Roderich Reinsch ("Der Autor ist tot-es lebe der Leser. Zur Neubewertung des *imitatio* in der byzantinischen Geschichtsschreibung", p. 23-32), emprunte le titre de son discours d'ouverture à l'essai très discuté de Roland Barthes, «La mort de l'auteur» et donne précisément l'orientation du colloque dans une approche de la littérature byzantine qui prend en compte les réflexions théoriques modernes sur la création des textes littéraires et leur réception. Il exprime toutefois des réserves quant à l'existence d'une *aemulatio* dans la littérature byzantine, se démarquant ainsi d'Aerts (*aemulatio* dans le poème d'Alexandre, cf. ci-dessous). Dans son article, il s'efforce de reconsidérer globalement l'*Imitatio-Variatio* chez les historiographes byzantins, catalogués pour un grand nombre de serviles imitateurs de Thucydide, à tel point qu'ils n'exprimeraient pas la réalité historique de leur temps mais celle de l'Athènes du Ve siècle av. J.-C. En partant des exemples de Kritobulos, Procope et Priscus, et en donnant un aperçu des points de vue exprimés par différents spécialistes à diverses époques, il signale la grande variété de sous-textes qui coexistent et surtout leur fonction dans l'œuvre historiographique de chacun, ce qui en fin de compte autorise de doubles lectures. Il propose en outre un paramètre fort important dans la réception du texte historiographique, l'horizon de compréhension, en particulier s'agissant d'auteurs comme Michel Psellos, dont il utilise un extrait de la *Chronographie* comme exemple.

Paolo Odorico s'intéresse quant à lui aux préambules des œuvres historiques de Georges le Moine et de Théophane ("Parce que je suis ignorant".

Imitatio/Variatio dans la chronique de Georges le Moine”, p. 209-216), et démontre avec subtilité que ces auteurs, à travers le caractère conventionnel et les lieux communs de leurs préambules, nous offrent un clair aperçu de leur méthode de travail. Retenons une observation intéressante: Georges le Moine dans sa préface définit également l’esprit qui régit son recueil: l’histoire n’est qu’un tableau au contenu symbolique et chaque élément en particulier reproduit le contenu d’ensemble, l’existence des plans de la Divine Providence et leur permanence.

Antony Littlewood (“Quotidian Imagery in the History of Niketas Choniates”, p. 181-188) qui consacre lui aussi son étude à l’historiographie et plus particulièrement à Nicétas Choniatès, commente la manière originale dont les objets de la vie quotidienne deviennent des sources d’inspiration littéraire pour Choniatès, prolongeant ainsi une étude plus ancienne sur le monde végétal et animal chez ce même auteur [Vegetal and Animal Imagery in the History of Niketas Choniates, in *Theatron. Rhetorische Kultur in Spätantike und Mittelalter* (ed. M. GRÜNBAIT), Berlin 2007, 223-258].

Foteini Kolovou, (“Der Mythos im Imitatio-Konzept des Michael Psellos”, p. 165-173) examine l’usage allégorique qui est fait du mythe, selon les règles de la rhétorique, par Psellos, qui le considère comme un outil dans l’enseignement. Ces conceptions du mythe sont bien entendu empruntées à Platon, au néo-platonicien Proclus mais aussi à Grégoire de Naziance. Sont également commentés les points de vue de l’auteur sur le rapport étroit et mutuel qui unit la rhétorique et la philosophie, énoncés dans la *Chronographie*, dans ses œuvres philosophiques (n° 43, 46, 47) ainsi que dans divers textes des *Scripta minora* (n° 8, 24, 25, 33).

Michael Grünbart (Zusammenstellen vs Zusammenstehen. Zum Traditionsverständnis in der byzantinischen Kultur, p. 129-136) se livre à une ingénieuse comparaison entre le processus qui préside à la composition de certains textes littéraires byzantins et d’ouvrages de l’architecture byzantine dans lesquels sont harmonieusement intégrés des remplois (*spolia*), provenant de monuments plus anciens. Dans l’un et l’autre cas, les œuvres créées sont nouvelles, dotées d’un style résolument différent et se caractérisent essentiellement par leur variété. C’est la virtuosité dans l’utilisation d’un matériau antérieur et parfois sa transformation originale qui révèlent l’authentique artiste.

Les *Progymnasmata* constituaient, on le sait, un outil premier et fondamental dans l'apprentissage de la rédaction chez les Byzantins car, si l'on en croit Théon, ils permettaient aux élèves de développer leur talent d'imitateurs du style d'auteurs antérieurs. Bien entendu, les *Progymnasmata* d'Aphthonios furent les plus populaires chez les Byzantins comme introduction à l'étude du corpus d'Hermogène. **Elisabeth Schiffer** ("Bemerkungen zur Auseinandersetzung mit Progymnasmata in byzantinischen Lehrschriften zur Rhetorik", p. 237-242) discute les points de vue des scholiastes byzantins dans les *Progymnasmata* d'époque protobyzantine, en se fondant surtout sur les prolégomènes aux *Progymnasmata* d'Aphthonios, de Jean Sardes, de Jean Doxapatrès et de Jean Argyropoulos. Restant dans le domaine de la pratique scolaire, l'étude d'**Alexandru Cizek**, ("Das Schulgriechische der mittellateinischen Lexikographen und Grammatiker, ein Sonderfall von sprachlicher *aemulatio*", p. 81-91) nous emmène en Occident et présente les manuels scolaires d'herméneutique, de lexicographie et de grammaire du grec entre le Xe et le XIIIe siècles. Les constructions étymologiques de leurs auteurs ont pour but de démontrer l'origine grecque des mots latins. La foule d'exemples que cite le chercheur fait clairement apparaître que l'approche des lexicographes et des grammairiens n'est pas philologique mais philosophique: le grec scolaire rivalise avec les autres langues sacrées de telle façon que cet antagonisme fécond entraîne une hellénisation des mots latins et hébreux souvent à la faveur d'étymologies totalement hypothétiques, pour beaucoup incompréhensibles mais aussi débordantes d'imagination.

Avec l'étude d'**Antonia Giannouli** ("Paränese zwischen Enkomion und Psogos. Zur Gattungseinordnung byzantinischen Fürstenspiegel", p. 119-128), nous passons de l'exercice scolaire à la création rhétorique. Le discours exhortatoire adressé par l'empereur Manuel II à son fils Jean VII est prétexte à étudier le genre littéraire du miroir du prince. Il se demande en particulier dans quelle mesure, dans le traitement des deux éléments contradictoires du miroir du prince que sont le panégyrique et le blâme, les auteurs byzantins de miroirs suivent une tradition, avec laquelle ils veulent se mesurer et qu'ils ambitionnent de dépasser. La réponse est différente selon chaque auteur, le contenu du texte et ses intentions.

Deux études, celles d'**Andreas Rhoby** ("Wortsatz als Indiz für literarische Nachahmung? Das Beispiel des Gennadios Scholarios", p. 231-236) et d'**Erich Trapp** ("Zum Wortschatz des Neophytos Enkleistos",

p. 273-278) ont choisi de se centrer sur le lexique d'un auteur, Gennadios Scholarios pour le premier et Néophyte d'Enkleistra, pour le second, afin de débattre de questions d'imitation, d'influences et de créativité. En se fondant sur des exemples empruntés au vocabulaire de Néophyte d'Enkleistra, Trapp explore la façon dont a travaillé l'auteur: il repère l'étroite influence exercée par l'œuvre de Théodore Studite, l'usage de lexiques, également sur le modèle de Studite, l'influence d'œuvres ascétiques de Jean Climaque, d'œuvres hymnographiques qui devaient se trouver dans son monastère et de textes comme la Vie d'Andréas Salos. Mais il repère également des parentés lexicales avec les commentaires d'Eustathe à Homère et à Denys le Périégète ainsi qu'avec Cyrille d'Alexandrie et Jean Damascène. Rhoby commence par réexaminer le lexique de Gennadios Scholarios avant d'adopter une optique plus générale et de s'attacher au problème du lexique utilisé par un auteur dans l'ensemble de son œuvre. Son propos consiste à montrer, à partir de l'exemple de Scholarios, les approches diverses et variées que doit adopter le spécialiste qui s'attache au lexique d'un auteur donné, lorsqu'il est question d'imitation et de modèles.

Elizabeth Jeffreys ("Mimesis in an Ecclesiastical Context. The case of Iakovos monachos", p. 153-164), éditrice des lettres récemment publiées de Jacques de Kokkinobaphos, se penche sur la correspondance de ce dernier. Elle observe que Jacques constitue un des cas les plus caractéristiques d'auteurs qui imite, à petite comme à grande échelle, ceux qui l'ont précédé dans le genre, à savoir la direction spirituelle par correspondance d'une personne, - en l'occurrence, Irène la sebastocratorissa -, par son confesseur. Jacques imite les Pères de l'Église du IV^e siècle, Basile de Césarée, Grégoire de Nysse et Grégoire de Naziance, aussi bien dans la construction, le contenu que dans le vocabulaire. La juxtaposition et la réunion de passages s'apparentent à la technique de la greffe. Elle note, ce qui ne manque pas d'intérêt, que Jacques, comme peut-être Irène, ne devaient pas connaître le grec de naissance, l'un et l'autre étant vraisemblablement d'origine normande.

Ingela Nilson ("The same Story but Another. A Reappraisal of Literary Imitation in Byzantium", p. 195-208) posant comme postulat de départ que le terme "imitation" doit être débarrassé de toute coloration dépréciative et prenant pour guides Kristeva et Genette, suggère une approche différente dans l'analyse et l'appréciation des textes littéraires byzantins. Elle propose à titre d'exemple l'analyse littéraire de la Vie de sainte Théoktiste et soutient

que ce modèle peut être appliqué à n'importe quelle œuvre byzantine. En guise de conclusion, elle souligne un trait spécifique de la culture byzantine, à savoir la recomposition sous de nouvelles variantes d'histoires identifiables, sous l'influence de nouvelles données socioculturelles.

C'est encore de littérature hagiographique que traitent deux autres chercheurs, mais à l'époque des Paléologues, cette fois: **Alice-Mary Talbot** ("The Compositional Methods of a Palaiologan Hagiographer. Intertextuality in the Works of Theoktistos the Studite", p. 253-259) et **Martin Hinterberger** ("Hagiographische Metaphrasen. Ein möglicher Weg der Annäherung an die Literarästhetik der frühen Palaiologenzeit", p. 137-151). Talbot revient sur l'œuvre hagiographique de Théoktiste le Studite consacrée au patriarche Athanase, qui avait déjà retenu son attention auparavant, afin de présenter les nouvelles conclusions de son étude. Grâce à l'aide du TLG, il a pu repérer la multitude des emprunts faits par l'auteur à des auteurs antérieurs, mais surtout se faire une idée précise de la méthode utilisée pour la rédaction de l'œuvre : si, dans les parties purement biographiques, Théoktiste écrit habituellement avec ses propres mots, dans les passages où il fait le panégyrique du saint, évoque son œuvre rhétorique ou s'en prend à ses ennemis, il recourt à des références littéraires et à des emprunts. À noter également le passage à un registre linguistique moins recherché dans le récit des miracles qui constitue la seconde partie du *Discours sur la translation de la dépouille*. Hinterberger propose, quant à lui, une approche plus globale de l'hagiographie au temps des Paléologues. Partant du constat qu'à cette époque, la rédaction de panégyriques de saints anciens et célèbres connaît une sensible augmentation, il examine l'œuvre hagiographique de quelques auteurs représentatifs, comme Théodora Raoulaina, Georges de Chypre, Maxime Planudès et Constantin Acropolites; il explore la relation avec la tradition hagiographique antérieure, le rapport avec la littérature antique et les priorités esthétiques des auteurs de l'époque. Il en arrive à la conclusion qu'il s'agit de textes qui étaient lus en public lors des fêtes des saints, dont le caractère rhétorique prononcé obéit aux nouvelles exigences esthétiques des lettrés de l'époque.

Plus que tout autre genre littéraire, c'est la poésie byzantine, en langue savante et vulgaire, qui a retenu l'attention des auteurs de ce volume puisque neuf études lui sont consacrées. **Theodora Antonopoulou** ("On the Reception of Homilies and Hagiography in Byzantium: The recited Metrical Prefaces",

p. 57-79) rattache la réception de l'homilétique byzantine à la rédaction de poèmes en vers, constituant des introductions aux homélies et aux textes hagiographiques qui étaient lus dans les églises. Elle démontre de façon convaincante que ces poèmes étaient lus en public au cours de la liturgie dans des églises de Constantinople, qu'ils étaient l'œuvre de poètes lettrés et renommés – parfois, l'homélie qu'ils accompagnaient n'a pas été conservée –, et constitue une habitude nouvelle qui apparaît au milieu du XI^e siècle, culmine au XII^e, se poursuit au XIII^e et est encore attestée jusqu'à la moitié du XIV^e siècle.

Sonja Schönauer (“Zu Spielarten der Mimesis in der profanen Dichtung der Kassia”, p. 243-252) s'intéresse à la poésie savante, tout à fait méconnue, de Kassia (IX^e siècle). Elle fait œuvre très utile en nous présentant l'état de la recherche autour de Kassia et des manuscrits qui livrent des poèmes portant son nom. Ne partageant pas le scepticisme de Lauxterman quant à la paternité de tous les vers qui sont attribués à la poétesse, elle examine divers aspects de l'*imitatio*, *aemulatio* et *variatio* dans ses vers. En citant systématiquement des exemples, elle aboutit à la conclusion que l'usage des modèles n'a été en aucun cas servile, comme le lui avait reproché Krumbacher; la poétesse évoluait dans des formes poétiques développées par elle-même et par son époque. Toutefois, elle s'adonne dans une large mesure à la *variatio* non seulement sur des textes d'auteurs antérieurs mais sur ses propres œuvres littéraires.

L'approche du recueil de poèmes de Christophore de Mytilène que nous propose **Kristoffel Demoen** (“Phrasis poikilê. Imitatio and variatio in the Poetry Book of Christophoros Mytilenaios”, p. 103-117) est particulièrement intéressante. Le spécialiste ne pense pas que les «Στίχοι διάφοροι» soient aussi confus que d'autres recueils portant un titre analogue. Il estime et démontre de façon convaincante, avec des exemples à l'appui, que le recueil est constitué de petites unités présentant une cohérence thématique et que, au sein de ces brefs cycles, la variété joue un rôle non négligeable. Signalons aussi le parallélisme approprié établi entre des vers du poème 42, une *ekphrasis* d'un tissu, et la technique de l'usage d'exemples antiques et de réminiscences dans une composition textuelle; le tissage est loué selon les critères de la bonne poésie formulés par Christophore de Mytilène, dans le poème 79, à Pétros: *γνώσις, ἔργα καινά, ποικιλική ἐπιστήμη* (connaissance, œuvres nouvelles, science du motif incrusté).

Efthymia Pietsch-Braounou (“Ein Aspekt der Rezeption der Anthologia Planudea in Epigrammen des Manuel Philes auf Bilder”, p. 217-230) examine la récurrence du motif littéraire des images animées dans les épigrammes de l’Anthologie de Planude et les poèmes de Manuel Philès.

Markéta Kulhánková (“Die byzantinische Betteldichtung. Verbindung des Klassischen mit dem Volkstümlichen”, p. 175-180), s’efforce de mettre en lumière les liens entre la littérature en grec vulgaire et en grec savant et décèle des manières caractéristiques, des expressions et des motifs de la poésie en grec vulgaire des poètes quémandeurs du XIIe siècle dans des œuvres de la même époque écrites dans une langue non vulgaire (Glykas-Manganeios Prodromos-Théodore Prodromos). Il ne va pas de soi, à mon sens, que le motif du poète mendiant qui déplore son propre sort par comparaison avec celui de l’artisan, est impérativement d’origine populaire, comme l’accepte Markéta Kulhánková; c’est significatif qu’à la même époque on le trouve également à des poèmes satiriques latins (autrement dit savants) d’Occident.

L’étude de **Carolina Cupane** (“Jenseits des Schattens der Alten? Zum Umgang mit der Tradition in der volkssprachlichen Erzählliteratur”, p. 93-102) traite des romans populaires de chevalerie: centrant son intérêt sur quelques motifs littéraires, elle recherche l’existence d’un dialogue intertextuel avec la littérature antérieure, qu’il s’agisse de romans ou d’œuvres patristiques et religieuses. Elle signale également des cas où l’auteur ignore la tradition antérieure et est influencé par des textes de son époque.

C’est également à la notion d’intertextualité et aux théories du XXe siècle autour de celle-ci que s’intéresse **Homere-Alexandre Theologitis** (“La solitude du héros, les scènes de guerre”, p. 261-272) pour passer ensuite à l’étude de la scène du combat héroïque de Digénis avec les Apélates et Maximô dans les trois versions de Digénis, celles de Grotta Ferrata, de l’Escorial et d’Andros. Il observe que de petites différences lexicales et certains développements confèrent une signification nouvelle au texte, voire un caractère différent au héros, si bien que chaque version fonctionne de façon autonome, est porteuse de son propre sens, tout en conservant d’étroits liens avec les deux autres.

Willem J. Aerts (“Imitatio-Aemulatio-Variatio im byzantinischen Alexandergedicht”, p. 33-44) se penche sur le cas particulier du *Roman d’Alexandre* et sa version byzantine en vers, dont il prépare une nouvelle

édition. Dans le cadre de la thématique du colloque, il recourt à quelques passages précis pour nous montrer des exemples de ce que sont, pour lui, l'*æmulatio*, l'*imitatio* et la *variatio* dans l'œuvre. C'est un fait, comme le signale le chercheur que le poème byzantin d'Alexandre constitue un *unicum* dans la tradition du *Roman d'Alexandre* et que des lectures plus attentives révèlent la façon dont le poète a apporté une contribution toute personnelle dans le traitement du sujet.

Le poème moralisant particulièrement populaire de la fin du XI^e siècle, connu sous le nom de *Dioptra*, a fait l'objet de maintes traductions, paraphrases et adaptations. **Eirini Afentoulidou-Leitgeb** ("Eine Dioptra-Adaptierung aus dem Kreis des Michael Kantakuzenos", p. 45-56) s'intéresse précisément à une adaptation du XVI^e siècle qui fut réalisée dans l'entourage de Michel Cantacuzène. Avec clarté et méthode, la chercheuse expose l'objectif poursuivi par l'adaptateur ainsi que sa manière de procéder afin de donner au texte une nouvelle orientation. Ainsi, alors que la *Dioptra* byzantine était une somme théologique qui fut créée dans un environnement monastique, pour un public pas spécialement cultivé mais doté de connaissances théologiques, son adaptation du XVI^e siècle s'adresse manifestement à un public de laïcs, dotés d'une culture théologique moindre, mais pour qui la connaissance de leur passé est précieuse.

C'est de la relation entre littérature et art que traite l'étude d'**Henry Maguire** ("Metaphore of the Virgin in Byzantine Literature and Art", p. 189-194), qui se signale par une clarté et une méthode exemplaires. L'auteur observe que, pendant toute la durée de l'Empire byzantin, la poésie homilétique et religieuse byzantine est riche en comparaisons, métaphores, en images de la Vierge empruntées au monde de la nature (plantes, animaux, ciel, terre, etc.) et que la présence de telles images agrémentant les portraits de la Vierge dans l'Art varie selon les époques. Si l'on en croit le chercheur, ces illustrations, telles qu'elles apparaissent, n'illustrent pas exactement les textes mais plutôt l'évoquent par un jeu d'associations. Il observe également qu'à l'époque médio-byzantine, depuis la fin de l'Iconoclasme jusqu'en 1204, aussi bien dans la littérature que dans l'art, on trouve une profusion d'images de la Vierge empruntées au règne végétal ou au monde inanimé, mais que néanmoins dans l'art les représentations d'animaux sont peu nombreuses ou rares. Cette absence d'animaux dans l'iconographie pourrait, à son sens, être interprétée comme une réaction à l'Iconoclasme qui les favorisait. Il repère

également un écart entre la littérature et l'art à l'époque des Paléologues, qu'il interprète cependant comme une réaction à l'Église catholique. Cette étude s'accompagne de cinq illustrations qui figurent en fin de volume.

MARINA LOUKAKI
Université d'Athènes